

O France, que tu es heureuse d'avoir été mise solennellement, il y a deux siècles, par un de tes pieux monarques, enfant de saint Louis, sous la protection spéciale de cette glorieuse patronne! C'est elle, après Dieu, qui t'a rendu tes autels, ton trône antique, et la race bienfaisante de tes rois très-chrétiens. O Marie, achevez votre ouvrage, protégez cette France, la fille aînée de l'Eglise, qui pendant quatorze cents ans, a conservé, sans altération, le dépôt précieux de la vraie foi, qui fut long-temps la patrie des saints, comme elle est toujours celle des héros; qui de nos jours même a été arrosée du sang des martyrs de la religion comme de la fidélité, et qui n'a encore, hélas! ni relevé toutes ses ruines, ni guéri toutes ses plaies. Protégez ce roi qui vous chérit et vous révère; qui vous a toujours invoquée dans ses longues disgrâces, soutenues avec une si noble constance; qui vous rend hommage de toutes ses consolations et ses prospérités; et qu'on voit si souvent quitter son trône pour aller prosterner son front auguste au pied de votre autel, vous confier ses royales sollicitudes, vous recommander la perpétuelle pensée de son esprit, le grand besoin de son cœur: la félicité de ses peuples. Oh! combien de fois les peuples, à leur tour, vous demandent le bonheur de leur roi bien-aimé, et la longue durée de son règne paternel! Ah! qu'il vive assez pour voir tous ses vœux accomplis, les discordes éteintes, la religion et les bonnes mœurs respectées dans tous ses états, comme elles le sont dans son auguste famille, l'impiété et la licence replongées dans les enfers, et tous les cœurs réunis dans l'amour d'un si bon prince, et du Dieu qui récompense les rois vertueux et les sujets qui leur ressemblent! Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA GRANDEUR DE MARIE,

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (Luc. 1, 49.)

L'HOMME était grand dans sa première origine, parce qu'il était uni à son Dieu, et immortel. Ces deux privilèges attachés à l'innocence furent perdus avec elle, et dès lors toute la véritable grandeur de l'homme s'évanouit. Dieu, irrité de sa révolte et de son orgueil, ne vit plus que sa bassesse et son néant; il se souvint qu'il l'avait formé du limon de la terre, et, pour l'obliger à s'en souvenir lui-même, il le condamna à rentrer par la mort dans la poussière d'où il l'avait tiré. C'en était assez pour faire comprendre à l'homme coupable qu'il ne pouvait plus être grand que par l'humilité et le repentir, sur cette terre devenue sa prison et son tombeau; et que, s'il lui était encore permis d'aspirer à la gloire, ce ne pouvait être que dans un monde meilleur, où la justice divine étant satisfaite, et la miséricorde le relevant de sa déplorable chute, il serait revêtu une se-

conde fois de l'immortalité dont l'avait dépouillé sa désobéissance. Ainsi, le péché ayant rompu ce premier pacte dont les conditions étaient si belles: «Sois docile à ton Créateur et sois heureux, et jouis dès à présent de tes hautes destinées;» un second pacte bien différent y fut substitué: «Sois humble durant les jours d'expiation et de douleur qui composent ta vie mortelle, et renvoie les espérances d'élévation et de grandeur au-delà de la mort et du temps.»

Il semble que le divin médiateur de la nouvelle alliance devait être exempt d'une loi si rigoureuse, lui qui, loin d'être pécheur, était le Saint des saints et le réparateur du péché. Mais non, par cela seul qu'il s'est fait chair, il faudra qu'il subisse l'arrêt prononcé contre toute chair; il achètera la gloire par les opprobres; et parce qu'il doit être élevé infiniment au-dessus de tous les autres hommes dans le royaume de son père, il sera de tous les hommes le plus abreuvé d'humiliations, dans le lieu de bannissement et d'épreuve: *Hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* (1). De là il s'ensuivait, par une conséquence nécessaire: que celle des créatures qui aurait des liaisons plus étroites avec cet adorable Sauveur, qui approcherait le plus de son incomparable sainteté, qui serait destinée à occuper la première place après lui dans le séjour de son éternité, aurait plus de part qu'aucun autre enfant d'Adam à ses ignominies; et qu'en elle, comme dans son fils, les abaissemens seraient proportionnés aux futures grandeurs.

C'est ce qu'elle conçut parfaitement elle-même; et quelque dure qu'une telle condition pût paraître à la nature, elle s'y soumit avec joie; elle entra sans hésiter dans les desseins profonds et sévères de la divine Providence sur elle. Aussi, tandis que les anges et les hommes lui parlent de sa sublime dignité, et des merveilles inouïes que le Ciel opère en sa faveur, elle ne sait parler que de sa petitesse, et sem-

(1) Luc. xxiv, 26.

ble se vouloir enfoncer jusque dans le néant. Qu'un prince de la milice céleste vienne la saluer en qualité d'épouse de l'Esprit-Saint, de mère du Roi immortel des siècles; qu'il la nomme pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes, elle ne peut d'abord répondre que par son silence à des paroles trop magnifiques pour ne pas la troubler et la confondre: *Turbata est in sermone ejus* (1); elle ne retrouve ensuite la voix que pour se nommer la servante de celui qui veut être son fils, pour rejeter le titre de reine, et y substituer celui d'esclave: *Ecce ancilla Domini* (2). Que, bientôt après son entrée dans la maison de Zacharie, l'Esprit-Saint qui l'accompagne partout se communique à Elisabeth; la remplisse tout-à-coup de la lumière des prophètes, et, par un autre miracle plus étonnant, fasse tressaillir d'une sainte joie l'enfant qu'elle porte encore dans son sein; que, saisie d'admiration et de respect, Elisabeth demande comment la mère d'un Dieu daigne visiter une mortelle: Marie, toujours plus humble au milieu des prodiges qui se multiplient sur ses pas, et des louanges qu'on lui prodigue, s'écrie que si le Seigneur a fait en elle de grandes choses, ce qu'elle ne peut s'empêcher d'avouer, *Fecit mihi magna qui potens est* (3), c'est sa bassesse même, son abjection et sa misère, qui ont attiré sur elle ses regards: *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (4), parce qu'il se plaît à élever ce qui rampe dans la poussière, et à enrichir de ses dons l'indigence du pauvre: *Exaltavit humiles... esurientes implevit bonis* (5). Voyez comme cette admirable Vierge a pénétré tout le fond du mystère et les plus secrets conseils de Dieu; comme elle a compris que l'abaissement est ici tout le fondement nécessaire de la grandeur, et que pour monter un

(1) Luc. i, 29.

(2) Luc. i, 38.

(3) Luc. i, 49.

(4) Luc. i, 48.

(5) Luc. i, 52, 53.

jour jusqu'au trône du Verbe incarné, il faut d'abord descendre par l'humilité au-dessous de toutes les créatures.

C'est ce mystère d'ignominie et de gloire qui va faire le sujet de ce discours, comme il est l'objet de la solennité que nous célébrons. Je veux donc, mes Frères, en ce jour du triomphe de Marie, développer dans toute son étendue le sens de cette parole de mon texte : *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses*; et, pour vous faire bien entendre en quoi consiste la grandeur de cette auguste Vierge, vous montrer premièrement qu'elle a été grande pendant sa vie par un excès d'humiliations sans exemple, qui a couvert comme d'un voile épais toute sa gloire; ce sera ma première partie: secondement, qu'elle a été grande après sa mort, par une surabondance de gloire presque infinie, qui a répandu sur ses humiliations mêmes un éclat immortel; ce sera ma seconde partie; et tel est en deux mots tout mon dessein.

O sainte et glorieuse Mère de la Parole divine incarnée, vous que nous invoquons, au commencement de tous nos discours, comme la patronne et l'inspiratrice des orateurs sacrés, souffrez qu'en ce jour où je me propose de publier vos louanges, j'implore votre secours avec une confiance toute spéciale, et j'ose espérer que dans un sujet si haut vous n'abandonnerez pas à ses ténèbres et à sa faiblesse un ministre de votre Fils, qui n'a d'autre ambition que de vous honorer.—*Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'y a-t-il de plus propre à éclairer l'homme, et à confondre son orgueil, que de voir tout ce que nous appelons ici-bas honneurs, élévations, gloire, éclat, dignité, réputation, méprisé de Dieu et rejeté de lui avec un si absolu dédain; que celle des simples créatures qu'il choisit entre toutes les autres

pour la glorifier sans mesure, et en faire l'objet unique de son amour et de ses faveurs, celle qu'il place au-dessus de toutes les puissances du ciel, et qu'il daigne, si je puis parler ainsi, s'unir par les liens les plus intimes du sang à lui-même, soit positivement exclue de tous ces vains avantages auxquels nous accordons tant d'estime, n'y ait pas la moindre part, et soit vouée par une disposition expresse de la Providence à l'oubli et à l'opprobre, dans ce monde où les êtres souvent les plus abjects paraissent environnés de tant de bruit, de faste et de grandeur? C'était là sans doute, après les ignominies du Verbe fait chair, la plus imposante leçon que la sagesse divine elle-même pût donner à l'homme superbe et aveugle. Tout ce que notre siècle et les précédens ont vu de gens de bien humiliés, de justes foulés sous les pieds des méchans, de rois et de princes vertueux renversés dans la poussière, était bien moins capable de nous frapper et de nous instruire que les prodigieux abaissemens de la reine des anges et de la mère d'un Dieu. Contemplons donc attentivement un si étonnant spectacle et un si instructif exemple. Suivons tous les degrés des humiliations de Marie. J'en distingue trois principaux, et je trouve le premier dans l'obscurité presque impénétrable qui enveloppa, durant sa vie, tous ses titres de gloire; le second, dans l'abjection profonde où la plongèrent les opprobres de son fils; enfin, le troisième et le plus sensible à son cœur, dans les froideurs apparentes qu'elle essuya, jusqu'à la fin, de la part de ce fils unique et bien-aimé. Appliquez-vous, je vous prie.

Qu'y eut-il de grand et d'illustre dans Marie, qui ne fût caché, tant qu'elle vécut, aux regards des mortels? Elle sortait de la race de David, la plus antique maison royale qui fût alors sur la terre. Jouit-elle des distinctions et des honneurs dus à une si haute naissance? Qui songea seulement à l'envisager comme une auguste princesse? Les évangélistes eux-mêmes semblent vouloir jeter un voile sur l'éclat de

son origine. S'ils marquent sa descendance, ils la cachent sous la généalogie de Joseph. Quand saint Luc raconte la visite qu'elle reçut d'un ambassadeur céleste, vous croiriez, à la manière dont il s'exprime, qu'il parle de la plus obscure et de la plus ignorée des filles de Juda. « L'ange Gabriel, dit-il, fut envoyé dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, vers une vierge dont le nom était Marie : *Et nomen virginis, Maria* (1). « Soupçonnerait-on, à ce langage, qu'il s'agit du noble rejeton de tant de rois ? C'était une humiliation de plus pour elle, d'habiter, loin de la patrie de David et de ses aïeux, dans une ville tellement méprisée des Juifs, que c'était un axiome reçu parmi eux, qu'il n'en pouvait rien sortir que de vil : *A Nazareth potest aliquid boni esse* (2) ? Quel nouveau nuage est encore répandu sur une extraction si illustre, par l'indigence où elle vit, et par l'humble condition où elle est descendue ! Elle a uni son sort à celui d'un artisan, et n'est plus connue sous d'autre titre que celui d'épouse du charpentier.

Mais, si sa naissance est obscurcie en tant de manières, ses autres avantages naturels, les grâces du corps, les talens de l'esprit, les qualités de sa grande âme, brilleront-ils de plus d'éclat aux yeux du monde ? Ah ! nous pouvons présumer sans doute qu'elle réunit dans sa personne toutes les perfections mêmes de la nature, celle qui fut l'ouvrage le plus accompli du Créateur, celle dont les prophètes avaient célébré d'avance la beauté dans leurs cantiques, celle que l'Esprit de science et de sagesse avait remplie dès sa plus tendre enfance, dont toutes les pensées étaient célestes, tous les sentimens divins, toutes les paroles et tous les mouvemens dictés et conduits par Dieu même. Voilà ce qu'il nous est permis de conjecturer. Mais du reste, tous ces dons si précieux furent tellement ensevelis dans les ténèbres et le silence

(1) Luc. 1, 27.

(2) Joan. 1, 46.

de sa retraite, qu'ils ne furent point aperçus des hommes, qu'on n'en parla point, et que nous n'en pouvons rien apprendre. Tandis que les histoires sont pleines des moindres circonstances de la vie des personnages célèbres ; que les moindres mots échappés de leur bouche ont été précieusement conservés ; qu'on a recueilli avec un soin minutieux tout ce qui pouvait nous instruire de leur caractère, de leurs goûts, de leurs talens, de leurs défauts même ; que le pinceau, le burin et le ciseau, se sont disputé l'honneur de transmettre leurs images à la postérité : nous cherchons en vain à connaître les détails de la vie et des actions de Marie ; nous ne trouvons nulle part l'expression fidèle de ces traits plus qu'angéliques, où dut être empreint le charme et reluire la splendeur de toutes les parfaites vertus ; nos écrivains sacrés ne se sont pas mis en peine de tracer ce caractère si beau et unique d'une créature devenue l'épouse et la mère de son Dieu ; ils nous laissent ignorer tout ce que ses entretiens et ses discours durent avoir de touchant et de sublime, se bornant à rapporter quelques-unes de ses plus courtes paroles, et n'en disant autre chose, le plus souvent, sinon qu'elle était la spectatrice attentive et muette des œuvres de la divine sagesse, et qu'elle en imprimait profondément le souvenir dans son cœur. Il fallait que, conformément aux anciens oracles, toute la gloire de cette incomparable fille du grand Roi fût renfermée au-dedans, et dérobée à la curiosité et à l'admiration des mortels : *Omnis gloria ejus filie regis ab intus* (1).

Mais que parlé-je de ces dons naturels, quand les grâces d'un autre ordre et d'un tout autre prix furent enveloppées d'une obscurité encore plus profonde ? Elevez ici vos pensées, mes Frères. Vous savez la honte de notre race et l'antique plaie du genre humain. Le premier homme ayant reçu dans ses entrailles le venin du péché, ce poison impur et fu-

(1) Ps. XLIV, 14.

nesté coula avec son sang dans les veines de tous ses malheureux enfans. Tous naquirent pécheurs, et reçurent avec la vie le germe de la corruption et de la mort. Marie seule, de toute la postérité d'Adam, est garantie de cette affreuse contagion. Elle naît revêtue d'innocence et de gloire; elle paraît, dès le premier instant, toute belle en présence du Seigneur, sans que la plus légère tache la défigure à ses yeux : *Tota pulchra es... et macula non est in te* (1). Elle est semblable par sa blancheur au lis éclatant qui fait l'ornement des vallées : *Lilium convallium* (2). Au moment où elle s'élève comme un astre nouveau, pour embellir l'univers, les anges accourent et la contemplent avec ravissement. La lumière de l'astre des nuits ne leur paraît pas plus douce; les rayons du soleil ne leur semblent pas plus purs : *Pulchra ut luna, electa ut sol* (3). Quelle eût été la vénération des hommes pour cette admirable enfant, s'ils eussent pu la voir, telle que les esprits célestes et Dieu même la voyaient ? Mais rien ne la distingue à leurs yeux des autres filles de Juda; ils confondent dans la masse commune ce qu'une grâce invisible et inconnue en a séparé; et la seule créature véritablement innocente qui ait jamais été sur la terre, celle qui surpasse en sainteté les séraphins eux-mêmes, n'est l'objet que des dédains et de l'indifférence du monde. Mais elle, aussi modeste que sainte, loin de s'affliger de cette injustice, elle se réjouira toute sa vie d'une erreur qui l'aide à se perdre dans la foule, au gré de son humilité.

Quels autres trésors encore cette même humilité, secondant les vues mystérieuses de la Providence, saura couvrir de voiles impénétrables ! O privilège incompréhensible de la maternité divine ! ô merveille adorable de la fécondité jointe à l'intégrité virginale ! double prodige inouï qui élevez Marie si haut au-

(1) Cant. iv, 7.

(2) Cant. ii, 1.

(3) Cant. vi, 9.

dessus de toutes les créatures, de quelles humiliations vous allez devenir la source pour elle ! Marie est vierge; cette qualité glorieuse lui est plus chère mille fois que tous les biens de la terre, que toutes les grandeurs même du ciel; cependant elle la perd en apparence. Visitée par Celui dont la puissance féconde, quand il lui plaît, la stérilité et le néant même, elle a conçu un fruit divin dans ses chastes entrailles; le miracle opéré dans son sein par la vertu du Très-Haut, est le secret de Dieu même confié à elle seule, et à l'une des intelligences célestes députée vers elle pour le lui annoncer; tout le reste de l'univers l'ignore; Joseph lui-même, le saint époux de Marie, n'a pas été instruit de ce mystère; il conçoit des ombrages et de tristes soupçons : elle ne rompra point pour cela le silence; elle portera sans se plaindre le poids de cette ignominie; il faudra qu'une révélation expresse d'en haut vienne désabuser ce juste affligé, au moment où il cherche les moyens d'éloigner de lui son épouse sans un éclat qui la déshonore. C'est aux âmes vertueuses et innocentes, à nous dire ce que dut être une telle épreuve pour la plus pure des vierges.

Mais, si Joseph est bientôt détrompé d'une erreur si injurieuse à sa vertu, il n'en faudra pas moins, par une autre erreur bien humiliante pour elle, qu'il soit réputé le père de cet enfant de bénédiction, de ce glorieux fruit de sa virginité, qui n'a point d'autre père que Dieu. Ainsi lui sera ravi, dans l'opinion des hommes, le plus beau de ses titres. Ce qui la discerne entre toutes les femmes, est précisément ce qui la confond avec le commun des mères. Le ciel, loin de manifester au-dehors, par quelque signe éclatant, une merveille qui lui attirerait les hommages de tout l'univers, veut que toutes les apparences et que ses propres démarches écartent jusqu'à l'idée de la grâce extraordinaire qu'elle a reçue. Quarante jours se sont-ils écoulés depuis qu'elle a mis au monde le Sauveur, elle ira, conformément à la loi, le présenter au temple, et son époux le présentera avec elle,

comme si le divin fils de Marie eût été aussi le fils de Joseph ; elle se purifiera de la même manière que les autres femmes de Juda , comme si ses entrailles , fécondées par le plus grand des prodiges , sanctifiées , divinisées en quelque sorte par la génération du Verbe incarné , eussent participé à la souillure des enfantemens ordinaires. O adorable Rédempteur , où est donc la gloire de votre Mère ? où est votre propre gloire ? pourquoi faut-il que celle qui a eu l'ineffable honneur de vous donner la vie , ne soit marquée à aucun trait sensible qui la distingue et la fasse révérer des mortels ?

Les desseins de Dieu se dévoileront , mes Frères ; mais , en attendant , je vous demande , à vous qui êtes si avides de l'estime et des applaudissemens du monde , qui vous montrez si impatiens de produire au-dehors tout ce qui peut vous attirer son attention et ses éloges , qui ne connaissez point de plus grand malheur que d'être oubliés et confondus dans la foule , qui sacrifiez peut-être votre repos , votre santé , votre conscience même , au besoin d'occuper les autres hommes de vous ; qui vous parez tous les jours de tant de fausses couleurs , afin qu'au défaut du mérite , on en loue du moins en votre personne les apparences trompeuses ; je vous demande , s'il est possible d'imaginer quelque chose de plus grand et de plus héroïque , qu'une modestie qui dérobe constamment à tous les regards tant de vertus , tant de dons naturels et surnaturels , des prérogatives sans exemple , une dignité supérieure à celle des anges ; qui , avec tant de titres à l'admiration , accepte volontairement le mépris , et , au lieu de la gloire la plus méritée , embrasse avec joie les opprobres.

Avançons. On a vu des mères se résoudre sans peine à vivre dans l'obscurité , pourvu que leurs enfans fussent dans l'éclat ; et , comme si leur existence eût passé tout entière dans ceux à qui elles avaient donné le jour , regarder les honneurs rendus à ceux-ci comme leur étant personnels à elles-mêmes , et y

trouver de quoi contenter pleinement leur ambition. Marie avait un fils unique , pour qui seul elle respirait. S'il eût été glorifié comme il devait l'être , qu'aurait-elle eu à désirer ? quel lustre n'aurait pas rejilli sur elle des hommages et de la vénération dont il eût été l'objet ? Mais au contraire , quelle nouvelle ombre les ignominies du fils vont répandre sur la vie déjà si humble et si obscure de la mère ! C'est ici le second degré des abaissemens de cette auguste Vierge.

Ah ! sans doute , lorsqu'un ange lui annonçait que le saint Enfant qu'elle allait concevoir serait grand , qu'on le nommerait le Fils du Très-Haut , qu'il s'assiérait sur le trône de David , et régnerait éternellement sur la maison de Jacob , elle eut droit d'espérer que toutes les circonstances de sa naissance et de sa vie seraient brillantes et glorieuses. Dut-elle croire , après de si magnifiques promesses , que , lorsque le temps de l'enfanter serait venu , elle se verrait exclue de toutes les maisons de Bethléem , et ne trouverait d'autre asile pour le mettre au monde , qu'une pauvre et affreuse étable , où , exposé aux injures de l'air , il ne serait réchauffé que par l'haleine de vils animaux ? Dut-elle s'attendre que , quand ses jours seraient menacés par Hérode , au lieu de voir les légions célestes se ranger autour de son berceau pour le défendre , elle serait réduite à fuir précipitamment avec lui sur une terre étrangère , et jusque chez une nation idolâtre , où il souffrirait en silence les outrages faits à son Père , et les honneurs de la Divinité transportés aux démons mêmes ? Eut-elle lieu de penser que ce nouveau roi , si pompeusement annoncé , vivrait 30 ans muet et ignoré dans l'atelier de Joseph , partageant avec lui de pénibles et grossiers travaux ? Mais surtout , ô la plus humiliée des mères ! pouviez-vous prévoir que , lorsqu'enfin sortant de sa retraite , il enseignerait publiquement cette doctrine pure et sublime qu'il avait puisée dans le sein de son Père ; lorsque , faisant les œuvres prédites par les prophètes , il guérirait les boiteux et les

aveugles ; rendrait l'ouïe aux souds et ressusciterait les morts, douze pécheurs se déclareraient seuls ses disciples ; que, tandis que la multitude ignorante s'empresserait autour de lui, les grands, les doctes, les prêtres et les pontifes s'attacheraient à le calomnier et à le contredire, feraient de ses actions et de ses discours le sujet de leurs plus amères dérisions, le traitant hautement d'imposteur, de séditieux, de blasphémateur, et enfin de magicien et d'homme possédé du démon ? Quels furent alors les sentimens de votre cœur maternel ? hélas ! mais quels furent-ils ensuite, et dans quel abîme d'humiliation fûtes-vous plongée, lorsqu'il fallut voir ce fils, sur qui reposaient toutes vos espérances et toute votre gloire, livré à la fureur de ses ennemis, chargé de liens comme un malfaiteur, déclaré digne de mort par le conseil suprême de la nation, traîné de tribunal en tribunal, devenu le jouet des valets et des soldats, inhumainement flagellé, portant pour marques de sa royauté méprisée un vil lambeau de pourpre et une sanglante couronne d'épines, dévoué par le cri unanime de tout le peuple au plus cruel et au plus ignominieux des supplices ? Poursuivrai-je ? ... Je ne comprends plus votre constance, ô Marie ! quand vous le suivez jusqu'au Calvaire, marchant sur les traces de son sang ; que, témoin volontaire de la plus horrible des catastrophes, vous vous tenez debout auprès de lui, pendant qu'il est dépouillé par les bourreaux, cloué à ce fatal gibet, élevé nu dans les airs entre deux scélérats. Pûtes-vous bien entendre, dans ces terribles momens, les railleries atroces de ses persécuteurs, les défis insultans qu'ils lui adressaient, leurs accens de joie et de triomphe mêlés aux gémissemens et aux soupirs de votre fils mourant ? Oh ! combien de fois les outrages dont on l'accablait retombèrent-ils sur vous ! combien de fois (car en pourrions-nous douter ?) ces barbares qui vous connaissaient, dirent-ils en vous montrant avec insulte : La voilà, la mère de celui qui se disait le

Christ, et qui ne peut maintenant se sauver de nos mains ! *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* (1). Ah ! ce que je ne comprends pas, il n'y a qu'un instant, je commence à le concevoir. Vous êtes venue à ce déchirant spectacle, vous n'avez pas eu pitié de votre propre douleur, vous avez surmonté toutes les forces de la nature, parce qu'il fallait que vous bussiez le calice d'opprobre jusqu'à la lie, et que votre confusion fût presque égale à celle de la victime des péchés du monde : *Operuit confusio faciem meam* (2).

Après cela, y aura-t-il encore un autre degré d'humiliation pour Marie ? Oui, mes Frères : malgré l'aveuglement des Juifs, elle savait que son fils était le Verbe de Dieu, elle ne connaissait point d'autre gloire véritable que celle qui vient de lui ; s'il l'eût honorée devant les hommes, c'en eût été assez pour compenser abondamment toutes ses ignominies. Mais cet adorable Sauveur, se conformant en toutes choses aux desseins de la sagesse éternelle, et voulant consommer le mystère des abaissemens de cette âme sainte, la traita souvent avec des rigueurs apparentes, qui furent pour elle la plus sensible des épreuves. Nous ne lisons pas dans l'Évangile, qu'il lui ait donné une seule fois en public le nom si doux et si honorable de mère. Les seules paroles qu'on nous apprend qu'il lui ait adressées, semblent être des leçons sévères. Dès sa douzième année, il la reprend, dans le temple, de l'inquiétude avec laquelle elle l'a cherché pendant trois jours, après l'avoir perdu ; et comme si cet effet de la tendresse maternelle eût été l'usurpation d'un droit qu'il ne lui reconnaissait pas : Pourquoi me cherchez-vous, lui dit-il ; ne saviez-vous pas que je dois être tout entier à l'œuvre de mon Père ? Lorsque, plusieurs années après, aux noces de Cana, elle ose témoigner le désir de lui voir faire un miracle, par ce seul mot, où il paraît néan-

(1) Ps. LXVIII, 10.

(2) Ps. LXVIII, 8.

moins tant de réserve : « Mon fils, ils n'ont point de vin ; » quelle réponse elle entend, en présence d'une nombreuse assemblée, et dans la première occasion où il manifeste au monde sa puissance : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? mon heure n'est pas venue, *Quid mihi et tibi est, mulier? nondum venit hora mea* (1). Ce n'est pas (et j'espère que personne ne s'y méprend) qu'il n'eût pour elle, comme homme, toute la déférence et tout le respect du fils le plus tendre et le plus soumis ; mais lorsqu'il lui parlait ainsi de toute la hauteur, si je puis le dire, de sa divinité, comme pour empêcher qu'on n'oubliât la distance qui sépare la créature du Créateur, quel coup pour un cœur si sensible ! quelle humiliation pour une mère ! Que sera-ce donc quand il semblera la méconnaître et la désavouer à la face de tout le peuple ? Imaginez, si vous le pouvez, une mortification plus cuisante que celle-ci. Un jour qu'il était environné de la multitude, et qu'il l'entretenait du royaume de Dieu, sa mère et ses proches, qui dans le langage de l'Écriture sont nommés ses frères, le cherchent avec empressement et demandent à lui parler sans délai ; on l'en avertit : *Ecce mater tua et fratres tui foris stant, quærentes te* (2). Que fera-t-il ? Vous vous rappelez que dans une circonstance assez semblable, des disciples de Jean-Baptiste étant venus l'interroger de la part de leur maître, non-seulement il daigna interrompre sa divine prédication, pour satisfaire aux demandes du saint Précurseur ; mais il saisit cette occasion de faire publiquement son éloge, de le proclamer, devant toute la foule qui l'écoutait, prophète, plus que prophète, et le plus grand entre les enfans des femmes. Va-t-il rendre un pareil témoignage à Marie ? Ah ! mes Frères, à peine lui a-t-on dit que sa mère et ses proches l'attendent, qu'élevant la voix il s'écrie, comme si on lui eût parlé de personnes étrangères et inconnues : Qui est ma mère, et

(1) Joan. II, 4.

(2) Matth. XII, 47.

qui sont mes proches ? *Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei* (1) ? Puis, étendant la main vers ses disciples, il ajoute : Voilà ma mère et mes proches, *Ecce mater mea et fratres mei* (2). O Vierge, qui le portâtes dans votre sein, est-ce de cette sorte que vous vous attendiez à être honorée par votre fils ? Mais que je suis encore bien plus étonné de ses rigueurs à votre égard, quand je me transporte à la dernière scène de sa vie ! Écoutez ici l'Évangéliste, mes Frères. Jésus, voyant du haut de sa croix sa mère et le disciple qu'il aimait, debout auprès de lui, dit à Marie, en lui montrant son disciple : Femme, voilà votre fils ; puis il dit au disciple : Voilà votre mère. O parole accablante ! Quoi ! Seigneur, vous n'avez pas, en expirant, de nom plus doux à lui donner que celui de *femme* ! un autre sera son fils ! un étranger l'appellera de ce nom de mère que vous lui refusez ! *Mulier, ecce filius tuus ; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua* (1). Les liens qui l'unissent au fruit de ses entrailles sont-ils donc rompus ? est-elle dégradée de la maternité divine ? Hélas ! n'était-ce donc pas assez d'humiliation, assez de désolation pour elle, d'être témoin de votre supplice et de votre mort, sans que votre dernier adieu lui-même, qui devait la consoler, mette le comble à sa confusion et à sa douleur ? Allez donc, ô vous dont les inconcevables amertumes ne doivent recevoir aucun adoucissement ! allez, après avoir vu toute votre gloire se changer pour vous en opprobre, habiter la maison de votre nouveau fils ? vous y vivrez encore longtemps, non moins obscure ni moins oubliée des hommes, après la résurrection glorieuse et le triomphe de celui à qui vous donnâtes le jour, que vous ne l'étiez auparavant. Ni le disciple qui vous retira dans sa demeure, et qui fut l'appui de votre vieillesse, ni aucun autre des écrivains sacrés, ne nous

(1) Matth. XII, 48.

(2) Matth. XII, 49.

(3) Joan. XIX, 26, 27.